

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d.; payable in advance, or by quarterly instalments of 1s. 3d. each.
ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 7cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2cts.

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

De l'étude des différents sols.

Chers lecteurs, vous le savez, dans nos causeries précédentes nous nous sommes efforcé de vous prouver l'absolue nécessité, pour la plupart d'entre nous, d'améliorer nos terres. Nous avons aussi démontré la possibilité, pour tous les cultivateurs canadiens, de faire pour l'amélioration de leurs terres ce que déjà des étrangers de toutes nations et plusieurs compatriotes ont fait avec tant de succès. Dans un troisième article nous avons fait l'exposé des qualités que les cultivateurs doivent posséder, et des défauts qu'ils doivent éviter, s'ils veulent arriver à un heureux résultat. Nous avons donné l'esprit d'ordre comme devant être la règle de notre conduite en tout et partout. Nous avons fait voir, au contraire, que le désordre est un ennemi acharné et vorace qui ruine notre repos, notre bien-être, celui de nos familles, et détruit toutes nos ressources. Il nous a été facile de prouver combien il est glorieux pour nous de nous vêtir d'habits fabriqués dans nos maisons, par la main de nos mères, de nos sœurs. Avons-nous été compris? Nous le croyons, si non de tous, ce qui serait dépasser les limites d'une légitime espérance, au moins de très-grand nombre. D'ailleurs les lettres nombreuses que nous avons reçues de toutes les parties du Bas-Canada sont de nature à nous donner cette conviction. Malgré cela nous aimons à répéter aux cultivateurs que notre bon vouloir à leur égard est tel, que nous serions prêt à donner, sur les sujets déjà traités, tous les éclaircissements que l'on pourrait exiger de nous. Encore pour donner à nos avancés toute leur importance, nous citerons de temps à autre de nouveaux exemples à leur appui. Aujourd'hui, chers lecteurs, nous allons vous entretenir de ce que tout cultivateur, qui veut améliorer sa terre et qui veut travailler avec succès, doit étudier d'abord et attentivement. Nous

ne vous le cacherons point : l'étude des sols présente des difficultés nombreuses ; mais nous nous efforcerons d'applanir ces difficultés en évitant autant que nous le pourrons, les termes, les expressions qui ne sont pas usités parmi vous, ou si nous sommes forcé de les employer, nous les expliquerons avec le plus de clarté possible.

Amis cultivateurs, avant de mettre la main à la charrue, il est nécessaire que vous connaissiez bien le sol sur lequel vous voulez opérer, afin de savoir, quelle est la meilleure manière de le travailler, quels sont les engrais et les amendements qui lui conviennent ; quels sont les grains, les plantes que vous pouvez y cultiver avec avantage et sûreté. Ce n'est pas tout ; il faut encore observer le climat des différentes saisons, la direction et la pente de notre champ ; car le degré de chaleur est plus fort pour une terre inclinée vers le sud que pour celle inclinée vers le nord. Encore, une terre forte gagne à avoir son inclinaison vers le sud, au lieu qu'un sol léger y perd considérablement. Il est de plus important d'observer si votre champ est rapproché ou éloigné des lacs, des montagnes et des forêts, car dans la proximité des grandes eaux le climat est plus humide et la terre plus exposée aux gelées. Dans le voisinage des hautes montagnes, des forêts, la chaleur est moins forte, mais la température est exposée à de brusques variations du chaud au froid, le printemps ; mais elles présentent parfois un abri bienfaisant contre les vents forts.

Après ces observations ne vous pressez pas encore, mais auparavant calculez vos moyens pécuniaires, vos ressources ; par exemple, le nombre d'hommes, de bêtes de travail dont vous pouvez disposer. Chacun de vous comprendra facilement que celui qui n'a pas le sou, qui n'a que ses bras, son courage et l'aide d'un enfant de dix à douze ans pour ses labours et tous les autres travaux de son champ, ne peut ensemençer une grande étendue de terre bien préparée. Eh bien ! que doit faire ce cultivateur s'il est sage ? Il ne se mettra pas dans la tête de

cultiver la plus grande étendue possible de son champ, non, ça serait perdre temps, terre et semence ; au contraire il en préparera une petite étendue avec soin, il l'égotera, en enlèvera les pierres et y jettera de bonnes semences. Le reste de son champ demeurera en prairie ou en pacage. Ce serait grande imprudence de sa part de vouloir faire autant qu'un voisin qui peut disposer de 100 à 200 piastres pour la main-d'œuvre, ou encore qui a à son service trois à quatre fils, dans la vigueur de l'âge ; et au lieu de trouver fortune, il se ruinerait infailliblement.

Observons encore que telle culture peut convenir à un *habitant* aisé et ne pas du tout convenir à un pauvre. Une amélioration peut être propre à un champ et très-impropre au champ voisin. Il ne faut pas oublier, non plus, que chaque année a ses avantages, ses succès et ses malheurs ; il faut les prévoir si c'est possible, pour profiter des uns et détourner les autres. Mais ce qu'il faut surtout savoir c'est que la culture la plus parfaite est celle qui procure au maître d'un champ, tous frais payés, le produit le plus grand et le plus durable, eu égard aux ressources dont il dispose et aux circonstances où il est placé. Pour arriver à ce résultat, encore une fois, il faut connaître la nature de la terre, qui est à notre disposition, afin de conserver et d'accroître ses qualités et de corriger ses défauts. Eh bien ! pour faire arriver le cultivateur aux meilleurs résultats possibles, disons ce que c'est que le sol arable, et quelles sont ses variétés. Nous allons procéder par questions et par réponses dans l'espoir que nous réussirons mieux par ce moyen à arriver à l'*intelligence de tous*.

Question.—Qu'entend-t-on par sol ou couche arable ?

Réponse.—On entend par sol ou couche arable, le terrain qui est à la surface d'un champ jusqu'à la profondeur à laquelle pénètrent ordinairement les racines et la charrue. C'est dans le sein de cette terre superficielle que germent les semences, que les plantes puisent, en partie, les substances qui les nourrissent et contribuent à leur développement.

Q.—Les terres arables ou propres à la culture, varient-elles beaucoup ?

R.—Les terres arables offrent des variations très-nombreuses. On peut dire qu'il y a dans ces terres autant de nuances qu'il y en a dans le caractère des hommes.

Q.—De quoi est formé le sol ou terrain cultivable ?

R.—Il est formé d'une foule d'éléments différents : d'un mélange de diverses matières terreuses pulvérulentes (qui peuvent être réduites en poussière) ; des débris d'arbres et des restes d'animaux décomposés. Ces matières terreuses pulvérulentes (qui peuvent être réduites en poussière) ne sont rien autre chose que la décomposition des différentes espèces de roches qui sont à la surface de la terre.

Q.—L'épaisseur du sol ou terrain propre à la culture est-elle la même partout ?

Au contraire, elle varie à l'infini depuis deux à trois pouces dans les mauvaises terres, jusqu'à trois pieds et plus dans les terres de bonnes qualités.

Q.—La végétation, c'est-à-dire les plantes, les racines de toutes espèces, contribuent donc, d'après ce qui est dit plus haut, à la formation des terres ?

R.—Sans aucun doute. Qui n'a pas remarqué que sur les rochers les plus nus il se forme souvent une couche de terre qui, quelquefois, s'accroît considérablement ? Eh bien ! voici comment s'est formée cette terre : On voit d'abord une légère couche grisâtre, presque imperceptible et qui est une véritable production végétale, qui ressemble à un sable bien fin. Cette couche retient l'humidité, agit sur le roc, et avec l'aide du temps, de l'air chaud et froid, le décompose peu à peu. Bientôt cette première décomposition de la roche mêlée à ce qui a été d'abord observé, forme une petite couche de terre végétale (qui peut nourrir les plantes) ; c'est alors que naissent d'autres plantes plus fortes, telles que les mousses, les *courants*, etc., qui en se décomposant, augmentent avec plus de rapidité la couche de terre et finissent par en faire un sol arable (qui peut être cultivé). Voilà comment se sont formés un grand nombre de nos terrains, et si nous voyons encore aujourd'hui des rochers à nu, c'est que leur élévation, et leur pente rapide, a laissé entraîner par les pluies, dans les lieux plus bas, le produit de la décomposition des roches et des restes des plantes. Ceci donne la raison pourquoi le sol des vallées est toujours plus profond et plus inégal que celui des coteaux.

Q.—Combien y a-t-il de principaux sols ?

R.—Tous les sols peuvent se rapporter à trois espèces principales auxquelles se rattachent toutes les variétés, savoir : 1^o. Les terres argileuses, communément appelées terres glaises ou terres fortes ; 2^o. terres sabluses, ou terres légères ; 3^o. terres calcaires, celles dont la base est la pierre à chaux, réduite en poudre, et nommées terres franches. L'argile ou la glaise, le sable, le calcaire, ou pierre à chaux, sont improductifs par eux-mêmes ; mais ils produisent et deviennent même d'une grande fertilité, s'ils ont été mélangés par la nature ou par la main de l'homme ; et c'est ce mélange qui constitue la variété des sols, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus riches.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Un orage a éclaté tout-à-coup au sein de notre Parlement canadien. C'est l'événement du jour. Ce qu'il importe au peuple des campagnes de connaître dans ces fluctuations politiques sous le régime constitutionnel, consiste dans la question qui a causé ce revirement subit, et dans le résultat qu'on doit en attendre. Une loi impopulaire sur la milice a fait éclater l'orage. En effet, le peuple des campagnes a surtout intérêt de bien comprendre la situation qui lui serait faite ainsi qu'à ses travaux, qui sont la vie de l'Etat, si par des lois de milice d'une nature exagérée en hommes et en argent, on allait tarir les meilleures sources des progrès de l'Agriculture. Des bras et de l'argent appliqués à un sol riche et immense comme lo

notre feront toujours la meilleure force de notre patrie, attendus que les Canadiens n'ont pas besoin d'être toujours tenus sur pied et l'arme au bras pour savoir, dans l'occasion, défendre noblement cette patrie. Le passé répond du présent et de l'avenir. — Deux autres questions, qui tendaient, elle aussi, à affaiblir les fonds de la province, étaient de nature à créer encore de légitimes appréhensions.

Sans sortir de notre Parlement, tous les canadiens catholiques doivent se féliciter qu'on y ait enfin rendu justice à nos frères catholiques du Haut-Canada touchant les écoles séparées. Désormais les catholiques de tous les points du Canada, comme c'est leur devoir et leur droit, auront leurs écoles catholiques. Quant aux sectes, à elles de se pourvoir comme elles l'entendront, pourvu qu'elles n'aient plus d'après la loi, l'odieuse domination des consciences catholiques. Chose étrange ? dans un siècle de *liberté sans limites*, tel que le nôtre, liberté proclamée par la théologie des sectes et par la raison égarée des penseurs du jour, il était révoltant pour la conscience, pour la logique et même pour le simple bon sens, que ce fussent les apôtres mêmes de cette fausse et fastueuse liberté, qui se prétendissent justes et conséquents en forçant les enfants des catholiques à fréquenter leurs écoles.

Nos frères américains continuent toujours de se déchirer à belles dents. Non seulement les vies y passent, mais les substances de la vie et du commerce y sont sacrifiées. Les propriétés, les habitations y sont saccagées et brûlées. Des cités entières y seront détruites. Ce patriotisme sauvage qui ne veut régner que sur des ruines est digne d'un siècle qui change la passion en vertu, en héroïsme, après lui avoir été toute règle et tout frein. C'est ici la copie fidèle du patriotisme piémontais qui en est rendu, dit-on, à sa quatorzième ville qu'il incendie ou saccage dans le royaume de Naples, sans compter ses autres prouesses bien connues. Et tout cela pour mieux arriver à la bienheureuse *unité nationale*. Ainsi nos voisins, pour recoudre l'*Union*, se ruinent et se tuent, sont prêts à tout réduire en cendre, comme les peuples barbares, ou comme les païens de l'antiquité. Heureusement, Dieu est là qui ne permettra pas que ce grand peuple s'acharne ainsi jusqu'à la fin à sa propre destruction. Il semble même que la réconciliation, ou une existence séparée à l'amiable ne sont pas loin de se réaliser. Comme on le sait, l'Angleterre et la France souffrent elles-mêmes des propres souffrances du peuple américain. Ces deux puissances, disent les nouvelles du jour, sont toujours à la veille d'intervenir en Amérique pour avoir le calme dans leurs propres états en donnant de l'ouvrage aux milliers d'artisans jetés sur le pavé par les embarras du commerce. Si donc les américains ne veulent point fraterniser d'eux-mêmes, l'Angleterre et la France, comme au Mexique, leur viendront forcément en aide. Qu'en résultera-t-il ? — Peut-être le roi coton reprendra-t-il sa domination universelle, et le monde sera sauvé, diront tous les partisans du matérialisme social. Peut-être aussi la face politique de toute l'*Union* sera-t-elle changée au profit

un peu des conciliateurs étrangers, comme il semble devoir en arriver à l'égard du Mexique. Toujours est-il que la *non-intervention*, cette loi sacrée qui lie, dit-on, les mains à l'Angleterre et à la France au sujet du brigandage révolutionnaire et piémontais, n'est nullement sacrée de ce côté de l'Océan dès qu'il s'agit de rétablir le coton sur son trône, ou de faire respecter ses nationaux comme au Mexique. Bon gré, malgré, en Italie aussi la *non-intervention* va bientôt cesser d'être sacrée. La force des choses est sur le point de l'emporter sur tous ces genres de forces que la diplomatie et le génie de la guerre inventent et emploient depuis trop longtemps. Tout se précipite, voilà, d'abord, que le général Goyon est rappelé définitivement de Rome, l'homme le plus honnête, aimait on à croire, de tous ceux qui ont mis la main à la garde de la *sécurité* du Saint-Père. Un maréchal Niel, peu ou point connu comme favorable à la cause du Saint-Père, va résumer en sa personne les rôles difficiles du général de Goyon et du marquis de Lavalette. Tous les amis du droit, tous les catholiques éclairés et vraiment sincères augurent très-mal de ce changement. L'Impératrice des Français surtout en a pris franchement son parti en ne paraissant pas aux fêtes données par son impérial époux à la reine de Hollande. D'un autre côté, le nouveau gardien de la *sécurité*, a reçu comme les autres de l'Empereur des Français la tâche impossible de concilier la *sécurité* avec la spoliation du Piémont. On veut toujours tuer le temps pour vaincre le Pape. Cependant, comme nous venons de le dire, la force des choses sera ici plus forte que le temps, et tuera peut-être quelqu'un qui n'est pas le temps ni le Pape. Ou il faut que l'Empereur cesse de vouloir concilier le noir et le blanc, ou il faut qu'il se déclare ouvertement pour l'un ou l'autre. Le Saint-Père connaît trop bien sa cause qu'il ne cédera pas d'un pouce ; et plus que jamais, s'il en est besoin, il a pour lui ce qu'il y a de mieux dans tout le monde catholique. Voilà que les évêques de tous les pays l'entourent de leur personne, de leur adhésion la plus vive, de tout leur dévouement, prêts à le suivre jusqu'à la mort s'il le fallait. En outre, ces évêques si dévoués n'ont point laissé leurs diocèses sans être sûrs des sentiments des pasteurs et des fidèles touchant la justice de la cause du Saint-Père. En troisième lieu, le redoublement de zèle à payer partout le denier de Saint-Pierre ; les manifestations de dévouement que le Saint-Père reçoit plus chaleureuses que jamais de la part de ses sujets ; l'affluence extraordinaire des pèlerins et des étrangers que la position si critique du chef de l'Eglise a fait entrer dans Rome à l'époque des grands jours de la Semaine-Sainte ; les scènes touchantes et majestueuses de ces grands jours, où le cœur, la sainteté, et la grandeur de Pie IX ont brillé d'un irrésistible éclat, tout annonce de ce côté là que la force des choses est mûre. Du côté du mal, l'embarras est partout ; mais on s'agite à l'extrême pour que la force des choses du côté du bien ne triomphe point. C'est pourquoi, outre les changements opérés à Rome par le gouvernement français, changements qui, encore une fois, ne présentent rien de bon

pour la cause du Saint-Père et des princes indignement dépossédés, on sait que Victor-Emmanuel est à Naples, escorté des vaisseaux de la France et de l'Angleterre, pour y raviver le zèle et l'amour de ses prétendus sujets. On sait encore que le Prince Napoléon, le Philippe d'Orléans de l'Empire, le bras droit du régime révolutionnaire, si ce régime a jamais besoin d'un prince à sa tête, a jugé bon d'aller visiter, à Naples, son royal beau-père, Emmanuel, pour l'aider sans doute de ses conseils et de sa bravoure. Voilà pour décider la force des choses du côté piémontais. Quant à la Révolution, qui talonne plus que jamais le roi galant homme et l'Empereur, elle les pousse tous deux si bien qu'ils prennent leurs dernières mesures pour tout ôser contre le Pape et les princes dépossédés. Les choses arrivées là, la tempête doit donc bien vite se déchaîner, ainsi que l'annonce le Saint-Père, et tout homme sensé et à principes. Ce sera alors le temps des épreuves pour les uns et du châtiement pour les autres. A ceux-ci, prions Dieu qu'il leur ouvre enfin les yeux ; à ceux là, qu'il daigne leur accorder le courage et la fidélité jusqu'à la fin. Du reste, le triomphe viendra, non à l'iniquité révolutionnaire, piémontaise et autre, mais à la justice, au droit, à la fidélité. C'est l'histoire de tous les temps. Si les jours malheureux où nous vivons ne sont pas les derniers de la vie du monde, l'histoire de nos temps dira la même chose. Espérons donc et prions toujours.

En attendant, reprenons quelques détails. On dit le roi légitime de Naples, l'illustre François II, sorti tout-à-coup de Rome sans qu'on sache de quel côté il a dirigé ses pas. Est-il allé se mettre à la tête des siens pour reconquérir son royaume, ou a-t-il changé sa demeure, forcé par quelque coup secret de la diplomatie française ou autre ? ou enfin, craignant de devenir de plus en plus une pierre d'achoppement pour l'Empereur, la Révolution et le Piémont auprès du Saint-Père, son protecteur, est-il allé demander un autre asile aux Bourbons d'Espagne ou à l'Autriche ou à la Bavière ? Un temps bien prochain éclaircira ces conjectures. Toujours cet événement est peut-être plus significatif qu'on ne le pense ; surtout si on le rapproche de la visite récente de l'Envoyé anglais auprès de Sa Majesté François II. Toujours encore le départ inopiné du héros de Gaète fait voir dans tous les cas avec les autres symptômes que nous venons de signaler, combien la situation à Rome et en Italie entre décidément dans ses dernières phases. C'est à tel point que des observateurs judicieux se laissent aller au doute si le Saint-Père aura bien le temps de convoquer à Rome les évêques et d'y célébrer la grande fête de la canonisation.

On cite les choses les plus touchantes sur l'entrevue des nombreux fidèles qui sont venus à Rome pour consoler le Saint-Père et se fortifier eux-mêmes à la vue de cet homme de douleur supportant si majestueusement le poids de ses souffrances. Il ne peut suffire à recevoir un à un ces pèlerins de la piété filiale qui encombre la ville éternelle. On les assemble dans une salle du Vatican, et là le bien-aimé Pontife vient les

bénir et leur faire protester chaleureusement qu'ils veulent tous être fidèles jusqu'à la fin à Jésus-Christ, au Saint-Siège, au *Pouvoir temporel du Saint-Père*. Grande et nouvelle leçon pour tous les catholiques du monde si quelques-uns doutent encore, ou, ce qui ne se comprend plus, si quelques-uns nient, avec la Révolution, avec le Piémont et avec Napoléon III, que ce *Temporel* soit une question étroitement liée au bien de la religion, au lieu d'être, disent-ils, qu'une affaire purement politique, que les canons et les cuirasses amèneront bien vite à terme.

DIALOGUE.

Soins à donner aux poulains et aux juments poulinières

Il y a déjà assez longtemps que nous aurions voulu donner à nos lecteurs un entretien sur les soins nécessaires aux poulains, dans le premier âge, mais toujours nous en avons été empêché par le défaut d'espace. Aujourd'hui nous pouvons enfin mettre notre désir à exécution, et nous nous hâtons de le faire, dans l'espoir d'être utile à bon nombre de cultivateurs. Nous livrons notre sujet à Paul et à deux de ses amis. Nous admettrons encore Nicolas dans cette réunion, car il sait profiter de ce qu'il entend, mais nous le tiendrons au silence, et le remplacerons, dans la conversation, par son voisin Pierre, dont le langage est plus soigné. L'entrevue a lieu, comme la première fois, chez Paul, nommé à juste titre, *le savant de l'endroit*. Attentifs, s'il vous plaît : les salutations sont faites et la conversation s'engage.

PIERRE—Mais que fait donc la *Gazette des Campagnes*, pourquoi ne nous parle-t-elle pas des soins nécessaires aux poulains et à leurs mères ? Depuis hier matin je possède un charmant petit animal, je m'en rejouis, mais d'un autre côté, je compte peu sur mes connaissances et je crains de ne pouvoir lui donner le traitement qui lui convient.

PAUL—Mon cher ami, la *Gazette* malgré son bon vouloir ne peut pas traiter tous les sujets ensemble et encore moins satisfaire toutes les exigences. D'ailleurs ce qui l'intéresse ne peut intéresser également tous ses lecteurs. Tu as un poulain, mais beaucoup n'en ont pas, et parmi ceux qui en ont, plusieurs savent les traiter convenablement. Tiens, mon brave ami, vois comme l'on est égoïste dans le monde, comme chacun ne pense qu'à lui. L'autre jour, étant au moulin, je me trouvai en face de trois lecteurs de la *Gazette*, et elle faisait le sujet de leur entretien. L'une de ces personnes soutenait que la dite *Gazette* aurait dû s'occuper de la manière d'élever les jeunes moutons, car, disait-elle, il m'en est mort un grand nombre, et si j'avais su les traiter à propos, cela ne serait pas arrivé. Son voisin ajouta : mais pourquoi ne l'a-t-elle pas parlé des semences et du jardinage, voilà ce qui presse le plus. Le troisième, qui est un ouvrier, dit gravement : Il aurait mieux fallu qu'elle nous entretint de la manière de préparer le bois pour les meubles, etc. Et

chacun parlait sérieusement; et croyait avoir raison.

D'ailleurs, mes amis, nous allons tirer la Gazette d'embarras, en lui préparant nous-même le sujet que nous désirons lui voir traiter. Oui, à l'œuvre et nous lui communiquerons notre travail sur le champ.

PIERRE—Vous êtes toujours le même, toujours vos connaissances sont au service de ceux qui en ont besoin. Je vous remercie d'avance, car je suis persuadé que vous allez me rendre un bien grand service. Parlez, je serai tout oreille et je suis certain que Baptiste ne sera pas moins attentif que moi.

Baptiste—Bien sûr: Et comment n'écouterais-je pas quand c'est Paul qui parle.

PAUL—Quoique le compliment soit un peu flatteur, il ne me fera pourtant pas perdre notre sujet de vue. Je vais vous faire part du peu que je sais, et ensuite je mettrai à contribution votre expérience.

PIERRE—Quant à moi, je ne consentirai jamais que mon expérience paraisse sur la Gazette; car étant l'expérience du malheur, elle ne peut être utile à personne.

PAUL—Pas si vite, ami, l'expérience du malheur peut être au contraire d'une grande utilité et à celui qui l'a éprouvé et à ceux qui l'apprennent; et son effet ne serait pas à mépriser quand bien même qu'il n'aurait pour résultat que de faire éviter à ses semblables les fautes qui attirent ces malheurs.

PIERRE—Dans ce cas je suis votre homme, et vous me trouverez plein de bonne volonté. Je vous dirai tout; le mal comme le bien.

PAUL—Avec d'aussi bonnes dispositions de votre part, nous ne pouvons manquer de passer une soirée utile et agréable. Mes amis, à l'œuvre donc. Avant tout, je dois vous faire observer qu'il est imprudent de s'obstiner à faire rapporter une jument de quinze à dix-huit ans; car alors ses petits sont sans force, sans vigueur, et d'une chétive apparence. Une poulinière peut donner six à sept poulains, mais pour cela il faut qu'elle commence à rapporter à l'âge de quatre à cinq ans, et nous croyons, pour ne pas trop les fatiguer, qu'il vaut mieux ne les faire rapporter que tous les deux ans. Maintenant venons-en au moment où la jument est prête à mettre bas. A ce temps renfermez-la seule, dans un lieu assez vaste pour qu'elle y soit à l'aise, sur un sol ou un pavé uni et garni d'une litière abondante. Si elle est grasse et forte mangeuse, il faut lui donner peu de nourriture; si elle est maigre, il faut la nourrir copieusement et même à l'avoine, en proportionnant la quantité à son état. Il faut éviter de lui donner à boire trop abondamment, mais lui en donner souvent. De plus, elle doit jouir d'une grande tranquillité et être surtout à l'abri des insectes. Voilà pour ce qui précède la naissance du poulain, maintenant venons à ce qu'il convient de faire après la mise-bas.

Aussitôt qu'elle a donné son petit, la mère ne doit prendre autre chose que de l'eau blanche, comme nous l'avons déjà dit en parlant de l'élevage des veaux, et cela pendant toute la première journée, surtout si elle a l'apparence de maladie. Cette eau blanche doit être tiède et en petite quantité. Souvent on a le

sort de donner à une jument dans cet état; des aliments trop nutritifs; il en résulte un excès de lait nuisible à la mère et au petit. Si le temps est mauvais, il faut la tenir à l'écurie, et lui éviter des courants d'air froid, ce qui pourrait lui causer des inflammations. Pendant deux à trois jours il faut lui continuer ces soins, mais la seconde et troisième journée ajouter un peu de nourriture à l'eau blanche.

PIERRE—Excusez moi, Paul, si je vous interromps, mais j'ai besoin de savoir ce que je dois faire à la mienne. Elle a le pis enflé, douloureux et son petit est trop faible pour prendre sa nourriture lui-même.

PAUL—Voici ce que j'ai lu quelque part, et ce que j'ai vu pratiquer avec succès: On trait la jument souvent le jour, on lui met des émoullents sur le pis et on lui donne une nourriture peu substantielle et en petite quantité.

PIERRE—Grand merci, je ne manquerai pas d'exécuter ce conseil.

BAPTISTE—Mon gendre en a une qui a le défaut contraire; ses mamelles restent vides; flasques et elle ne donne presque aucune nourriture à son nourrisson. Que doit-il faire?

PAUL—Probablement que cette jument est à son premier poulain?

BAPTISTE—Précisément; on dirait que vous la connaissez, tant vous avez bien deviné.

PAUL—Dans ce cas, une très-bonne nourriture, telle que la farine d'orge, d'avoine, etc., est le moyen d'activer la sécrétion du lait. Il faut de plus traire cette bête, lui faire sur le pis de douces et fréquentes frictions.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE.

HORTICULTURE.

Du Groseillier,

Ses dénominations—Sa multiplication—Sa taille—Ses maladies—Son fruit.

(Suite.)

Lorsque par l'âge le pied devient trop faible et ne donne plus que des fruits chétifs et mal nourris, on peut le recéper pour faire surgir quelque nouvelle pousse qu'on traite comme une plante nouvelle; cependant il vaut beaucoup mieux dans ce cas faire prendre racine à quelque branchet et enlever entièrement la vieille souche.

C'est surtout en Angleterre que la culture du Groseillier est particulièrement soignée et étendue. Il n'y a pas de moyens auxquels on n'ait recours pour produire les plus beaux fruits; aussi est-on parvenu à avoir des groseilles de plus d'un pouce et demi de diamètre. Des amateurs dans le Lancashire ne laissent quelquefois que trois ou quatre fruits à chaque pied, supprimant tous les autres; et en outre des arrosements qu'ils donnent aux racines et aux branches, ils suspendent au-dessus de chaque fruit un vase rempli d'eau et qui la laisse couler continuellement; afin que le fruit ramolli par le liquide puisse offrir aucune résistance

au gonflement que l'abondance des sucs nourriciers serait susceptible de lui faire prendre. C'est ainsi qu'on obtient ces fruits monstres qui excitent l'étonnement et l'admiration des étrangers dans les exhibitions et les foires.

Maladies du Groseillier.

L'unique maladie à laquelle soit sujet le Groseillier est le *blanc ou meunier*. Mais si cette maladie est la seule qui attaque cet arbrisseau, elle est aussi fort redoutable, car du moment qu'un pied en est attaqué on peut le regarder comme perdu. Cette maladie se manifeste par une efflorescence blanchâtre qui se montre d'abord à l'extrémité des pousses nouvelles, mais qui s'étend bientôt jusqu'à l'insertion du rameau sur la branche. Le blanc arrête en se montrant la végétation de la plante; les fruits ne tardent pas aussitôt à se faner et à tomber. Est-ce une viciation de la sève? le développement d'un champignon parasite? la physiologie végétale n'est pas encore parvenue à rendre compte d'une manière satisfaisante de cette affection, quoiqu'il en soit on reconnaît que des changements subits de température et une trop grande chaleur lui sont particulièrement favorables, aussi remarque-t-on que cette maladie est beaucoup moins fréquente dans le Bas-Canada qu'aux États-Unis, par exemple. L'amputation du rameau affecté n'arrête point d'ordinaire la maladie, et c'est avec raison qu'elle est rangée au nombre des incurables; le plus sûr est de remplacer sur le champ le pied attaqué et d'essayer d'un changement de terrain.

FOURMIS.—Les fourmis qui dans bien des cas sont les auxiliaires du jardinier en détruisant les œufs des puvions, des kermès, etc., se montrent comme des ennemis du Groseillier. À peine est-il fleuri que souvent elles l'envahissent de toutes parts, on peut quelquefois en compter jusqu'à cinq et six dans la même fleur; par leurs piqûres multipliées elles font souvent manquer la fécondation et par conséquent avorter les fruits. Le seul remède dans ce cas est de recourir à la fourmière et d'en détruire les hôtes en les inondant d'eau bouillante.

Fruits du Groseillier.

Les groseilles sont des fruits d'un goût fort agréable et qui forment dans plusieurs variétés un mets de table justement apprécié. Mais c'est surtout comme condiment qu'on les utilise le plus souvent, en assaisonnant les viandes et le poisson; on les mange aussi en poudings et en confitures. On a été si longtemps en France à ne manger le maquereau qu'assaisonné avec les fruits du Groseillier, que l'arbrisseau en a pris le nom; si vous demandez à Paris simplement des groseilles on vous présentera des godéles ou les fruits du *Groseillier à grappes*, mais si vous demandez des *Groseilles à maquereau* on vous présentera de suite les fruits du *Groseillier épineux* ou du *Groseillier* proprement dit.

On fabrique en Angleterre avec les groseilles une espèce de vin qu'on estime fort dans certaines parties de ce pays et qui réellement n'est pas sans mérite.

On n'admet généralement d'autres divisions parmi les *Groseilliers* que celles qui se rapportent à la couleur du fruit. Voici les variétés ou espèces jardinières les plus recommandables.

ROUGES — Albion, Ashton, Bogart, Companion, Crown Bab, Empereur, Echo, Flounghton Seedling, Fromonger, Melbourne, Major Hill, Prince régent, Rouge du Lancashire, Rouge de la Champagne, Royal Forester, Roaring Lion, Shakespeare, Sportsman, Top Sawyer, Wineberry, Warrington.

BLANCHES — Chorister, Fleur de Lis, Leigh's Topor, Reine Caroline, Reine de Sheba, Smiling Beauty, Whitesmith, White Ostrich, White Eagle, Wellington glory, White Muslin.

JAUNES — Bunker Hill, Broom Girl, Copper's early Sulphur, Cheshire Cheese, Golden drop, Husbandman, Lion jaune.

VERTES — Conquering Hero, Green Wood, Green Laurel, Green Mountain, Green Vale, Green Willow, Green Ocean, Leader, Profit, Independant, Mossey's Heart of Oak, Green Walnut.

Du Gadelier.

Le Gadelier, *Ribesia*, n'est, comme je l'ai dit plus haut, qu'une division du Genre *Groseillier*. Il se distingue surtout de ce dernier par ses rameaux inornés et ses fleurs en grappes.

Sa propagation est encore plus facile que celle du *Groseillier*, puisque toutes ses pousses de l'année précédente, de 6 à 12-pouces de long, coupées sur le vieux bois et enfoncées en terre au printemps, donnent dès l'automne autant de pieds bien enracinés. Il requiert à peu près le même terrain et les mêmes soins de culture que son congénère, cependant il est un peu moins délicat et résiste mieux que lui à la sécheresse du terrain.

Taille du Gadelier.

Le Gadelier, comme le *Groseillier*, donne ses fruits sur le bois de deux ans et plus. On excepte de cette règle le gadelier noir (*Cassia*) qui donne ses fruits sur le bois de l'année précédente. On peut le laisser croître en buisson mais il vaut beaucoup mieux le former à la manière d'un petit arbre avec une tige de 6 à 8 pouces, et 6 ou 7 branches principales comme charpente de la taille. On raccourcit chaque année les pousses nouvelles du tiers ou du quart de leur longueur pour forcer les branches plus basses à se mettre à fruit et ne pas les laisser se dénuder en permettant à la sève de toujours se porter aux extrémités; cependant il faut éviter de ne pas tailler trop court, car on forcerait par là les bourgeons à fruit à passer en bourgeons à bois.

Le Gadelier peut aussi facilement se former en pyramide, avec les mêmes soins et la même taille qu'on applique pour cette fin au pommier greffé sur Doucin. Dans ce cas, un piquet ou tuteur est nécessaire pour maintenir la tige principale dans sa position. J'ai vu dans un jardin à Niagara des Gadeliers conduits de cette manière qui produisaient un charmant effet, outre qu'ils étaient chargés de fruits gros comme je n'en avais jamais vus. Le propriétaire qui était un amateur entendu, enveloppait plusieurs de ces pyramides d'une étoffe de mousseline aussitôt que les fruits approchaient de la maturité, et par ce moyen il les conservait ainsi à l'arbre jusqu'à l'automne. Ces pyramides ne mesuraient pas moins de 5 pieds d'élevation.

(A continuer.)

L'ABBÉ PROVANCHER.

Bon exemple.

Nous apprenons que le Docteur Tétu, en compagnie de trois autres citoyens marquants de la Rivière-Ouelle, comté de Kamouraska, ont fait l'acquisition d'un cheval reproducteur, de pur sang canadien. Ce cheval, acheté dans le comté de Laprairie, leur coûte la somme de trois cents piastres. On nous assure que cet animal est recommandable sous tous rapports et qu'il est surtout propre au but pour lequel il a été acheté. Il paraît que toutes les paroisses des environs de Montréal possèdent des chevaux canadiens tout-à-fait supérieurs par la taille, la vigueur, la vitesse et l'élégance. Les Américains les recherchent avec avidité et sont heureux d'en faire l'acquisition au prix élevé de quatre, cinq et six cents piastres. Cette considération devrait engager tous les Canadiens à se procurer de bons reproducteurs, ou à profiter de ceux qui sont à leur disposition, et à remplacer les clierax sans apparence, sans prix, par des chevaux que leur taille, leur force et autres qualités recommandent. Il ne faut pas l'oublier, les différentes espèces d'animaux, comme les champs, ont besoin d'être améliorés. Si on ne peut faire plus, au moins donnons aux poulains, dès l'âge le plus tendre, les soins qui leur conviennent! Quant à nos voisins de la Rivière-Ouelle, nous les félicitons de l'initiative qu'ils ont prise, et nous espérons qu'ils recevront tout l'encouragement qu'ils méritent.

Bon exemple à suivre.

Voici une paroisse modèle entre toutes les autres ; voilà pour quoi nous la citons aujourd'hui préférablement à plusieurs autres paroisses qui nous donnent un plus grand nombre d'abonnés. La paroisse de la St^e. Famille, de l'Île d'Orléans, comme beaucoup de nos lecteurs le savent déjà, est une des plus petites paroisses du diocèse de Québec ; Eh bien ! malgré le nombre restreint de sa population, elle donne déjà 15 abonnés à notre Gazette. Nous croyons qu'il est guère possible de montrer un meilleur vouloir ; aussi nous les félicitons de tout cœur et nous les engageons à persévérer dans d'aussi louables dispositions.

Remerciements.

Nos remerciements à M. E. P. Dorion qui a eu l'obligeance de nous envoyer une brochure intitulée " Historique du fonds de retraite en Europe et en Canada, " et dont il est l'auteur. Son œuvre est vraiment digne d'attention, et mérite la considération sérieuse de notre Législature.

RECETTES AGRICOLES.

Moyen de faire cesser à l'instant la douleur causée par la piqure d'insectes.

Si la chaleur continue de réchauffer le sol et l'atmosphère, sous peu de jours nous verrons arriver, par légions, des brûlés, des maringonius, des tons, des guêpes, etc., et nous serons, comme les autres années, exposés à leurs morsures et aux douleurs qui s'en suivent, si nous ne nous hâtons de prendre un moyen sûr de détruire le virus (principe vénéneux) que leur dard infiltre dans nos chairs. Bien des fois, nous en sommes sûr, vous auriez payé bien cher à qui aurait calmé les souffrances que vous causaient ces êtres malfaisants ; et vous auriez regardé comme un bienfaiteur celui qui serait venu à votre secours dans ces moments critiques. Aujourd'hui nous avons la satisfaction de vous annoncer que nous allons être ce bienfaiteur et que nous allons vous offrir un moyen bien simple et efficace de guérir la douleur causée par la piqure de ces insectes et aussi de celle des abeilles, et cela sans même exiger un sou : " Portez sur vous un poireau, surtout quand vous allez sur le bord des ruisseaux ou des bois, car c'est là que séjourne de préférence ces êtres incommodes, et aussitôt que votre visage, vos mains, vos jambes ont été atteints par l'un d'eux, prenez votre poireau, extrayez-en le jus et frottez la place piquée. La douleur cesse à l'instant et la morsure n'est suivie d'aucune tuméfaction (enflure).

Moyen de chasser les rats.

Beaucoup de maisons sont infestées et incommodées par les rats, et les personnes qui les habitent savent leurs ravages. Vous avez essayé chats, chiens, pièges, exterminateur, et il vous en reste encore. Comme notre plus sincère désir est de ne pas vous laisser plus longtemps la proie de ces hôtes nuisibles, nous vous conseillons de vous procurer du chlorure de chaux, chez les apothicaires, et de l'arroser de vinaigre ; les émanations qui s'en échapperont feront désertir tous ces petits brigands. Les émanations du camphre doivent procurer le même effet. En prenant des précautions vous pouvez employer le même moyen dans vos étables.

Remède contre la toux et la gourme des chevaux.

On nous prie de donner un remède contre la toux et la gourme des chevaux. Beaucoup de chevaux sont atteints de ces maladies dans cette saison. Voici notre réponse : Donnez à ces chevaux une nourriture saine. Mettez dans leur repas du soir et du matin, plein le creux de la main de sel et presque autant de fleur de soufre. Au bout de deux à trois jours, votre cheval sera à peu près guéri, s'il ne l'est entièrement.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Avril 1862,

Faites à l'École d'Agriculture de Ste. Anne de la Pocatière.

47 degrés, 29 minutes et 7 secondes de latitude Nord. 70 degrés, 1 minute et 40 secondes de longitude Ouest.

Jour du mois.	A 6 h. A. M.			A 3 h. P. M.			A 10 h. P. M.			ÉTAT DU CIEL.
	Baromètre	Thermomètre	Vent.	Baromètre	Thermomètre	Vent.	Baromètre	Thermomètre	Vent.	
1	29.890	26	S-E	29.900	39	S-O	30.000	34	S-O	Très-beau.
2	30.080	25	S-O	29.890	49	S-O	29.780	44	S	Très-beau.
3	29.580	38	S	29.440	42	S-O	29.490	37	S-O	Couv't, pluie
4	29.780	20	N-O	29.840	58	N-O	29.950	23	N	Demi couvert
5	30.010	15	E	29.690	27	N-E	29.640	33	E	Demi couvert
6	29.580	35	S-E	29.450	40	S-O	29.680	30	O	Nuageux.
7	29.710	21	N-O	29.720	31	S-O	29.870	22	N-O	Très-beau.
8	29.890	19	N-O	29.790	30	O	29.860	25	N-O	Très-beau.
9	29.870	15	S-E	29.780	33	N-O	29.860	29	E	Très-beau.
10	29.920	32	E	29.870	36	N-E	29.990	30	E	Nuage, neige.
11	30.08	29	E	30.040	37	N-O	30.110	31	S-E	Très-beau.
12	30.180	30	N-E	30.030	43	E	30.080	31	S-E	Très-beau.
13	30.010	27	S-E	29.950	39	N	29.980	33	S-E	Très-beau.
14	29.970	28	S-E	29.900	52	S-O	29.980	43	S-O	Très-beau.
15	30.050	41	N-O	30.000	56	S-O	30.070	47	S	Nuageux.
16	30.080	44	S-O	29.910	63	S-O	29.830	56	S-O	Très-beau.
17	29.740	53	S-O	29.560	60	S-O	29.570	53	S	Nuageux.
18	29.610	44	S	29.510	62	S	29.450	48	S	Nuageux.
19	29.230	42	S-O	29.380	48	O	29.560	43	S	Couv't, pluie
20	29.740	42	N-O	29.770	49	N-O	29.810	39	S	Demi couvert
21	29.870	36	S-O	29.730	55	S-O	29.720	49	S-E	Très-beau.
22	29.710	39	S-E	29.440	45	S-E	29.370	44	N-E	Pluvieux.
23	29.160	46	S-E	29.280	46	S-O	29.340	37	S-O	D. cr't, pluie.
24	29.380	31	S-O	29.430	44	O	29.610	28	O	D. cr't, neige
25	29.700	30	O	29.780	43	S-O	29.950	36	S-E	Nuageux.
26	30.060	28	S-E	30.000	45	N-O	30.100	33	E	Très-beau.
27	30.170	27	S-E	30.090	48	N-E	30.110	37	N-E	Très-beau.
28	30.110	35	N-E	29.930	54	S	30.000	40	S	Couv't, pluie
29	29.840	37	S-E	29.720	46	S-E	29.700	41	S-O	Couv't, neige
30	29.720	37	S	29.710	59	O	29.820	40	S-E	Très-beau.

Il a venté

Nord-Est pendant	2 1/2 jours
Est	" 2 1/2 "
Sud-Est	" 6 "
Sud	" 4 "
Sud-Ouest	" 8 "
Ouest	" 2 1/2 "
Nord-Ouest	" 4 "
Nord	" 1 "

La température la plus élevée a été de 63 degrés Fahrenheit ou de 14 degrés Réaumur. La température moyenne a été de 38 degrés 12 minutes Fahrenheit ou de 2 degrés 42 minutes Réaumur. La température la plus basse a été de 15 degrés Fahrenheit ou de 7 1/2 degrés Réaumur.

J. SCHMOUTH, Professeur.

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

(Suite.)

—Pas encore, pas encore, disait Henriette en leur souriant, ses pieds sont trop petits, attendez qu'elle ait un peu grandi, alors vous l'aimerez bien. n'est-ce pas ? — Oh ! nous l'aimons bien déjà. Deux mois se passèrent. Un jour au commencement de mars, je conduisis des brebis au marché de Rouciéras, il y régnait une animation extraordinaire. Un drapeau neuf flottait à la fenêtre de la mairie et les mauvais sujets du village avaient un air de cranerie qui m'étonna. — Est-ce donc la fête du roi aujourd'hui ?

demandai-je à un voisin. — Chut, me répondit-il, il n'y a plus de roi. — Comment! plus de roi? — Non, nous sommes en république. — Farceur, va! — Je voudrais, ma foi bien, que ce fût une farce, mais va lire ce papier. — Je fendis avec peine la feuille pélotonnée autour du poteau sur lequel était collée une affiche venue de Paris, et j'y lus une proclamation du gouvernement provisoire. — Eh bien! fit Caventou. — Vive la république! Le peuple est libre, c'est un ivrogne. — Et les hommes sont égaux, répondait sur le même ton un grand gaillard à face blême que personne ne connaissait. — Tiens, voisin, le mieux que nous ayons à faire est de retourner chez nous, aussi bien personne ne se soucie d'acheter, et nous repartîmes. — Au diable la république! grommelait Caventou en chassant sa vache devant lui, voilà 20 fr. que cette liberté me fait perdre clair comme le soleil. — Ils auraient bien pu attendre la fin du marché pour poser leur papier que le diable emporte, disait François. — Oh! mes enfants, c'est pire que le choléra, répétait une vieille femme, dans huit jours vous verrez la guillotine. — Et les assignats pour ruiner le pauvre monde, ajoutait un ancien, j'en ai déjà goûté de la sauce. — As pas peur, criait un jeune fermier aux épaules carrées en posant son chapeau crânement sur l'oreille. Si les bonnets rouges viennent par ici, je les saluerai à soixante pas avec une poignée de ferrailles qui leur fera rentrer la liberté dans le ventre. — Et vous donc, crois-tu, Marceau, que nous voulons de leur république? Sur notre route nous rencontrâmes plusieurs groupes de paysans qui, la veste sur l'épaule, l'aiguillon à la main, conduisaient leurs bœufs au marché. Nous leur annonçâmes la grande nouvelle, ils ne voulaient pas y croire d'abord, puis ils rebroussaient chemin en maugréant. Voilà comment la république de 48, faite par le peuple et pour le peuple, fut acclamée dans les campagnes. Quelques mois se passèrent, chaque jour les feuilles de Paris nous apportaient de belles promesses de réduction d'impôts, de réformes, que sais-je? En attendant que les propriétaires ne fussent plus travailler, les ouvriers chômaient, les impositions augmentèrent de 45 centimes. Les rouges qui savaient bien que nous ne les aimions pas, nous traitaient dans leurs écrits de butors, de crétiens, d'esclaves, de paysans. Ils trouvaient que nous n'étions pas assez pressés de nous saigner à blanc pour leur donner notre argent. Mais quand ils virent que malgré eux nous allions devenir électeurs, ils changèrent leur jeu. Ils écrivirent de belles lettres aux paysans, pour nous prendre à la glu: c'étaient pour nous seuls qu'ils avaient renversé le gouvernement, nous étions leurs amis, leurs frères, les travailleurs de la terre, comme eux les travailleurs de la pensée; ils inondaient la campagne de leurs écrits; ne pouvant rien par la force, ils essayèrent de la flatterie, et l'homme est ainsi fait que plus d'un s'y laisse prendre. Ma femme, qui voyait bien que j'étais assez simple pour mordre à l'hameçon, essayait de m'empêcher de lire les journaux qui poussaient tout à coup par milliers après la révolution comme les champignons après un orage. Mais Antoine m'apportait pour rien à la maison le journal de la canaille, le père Duchêne et autres du même genre, il me les expliquait. — Il faut, répétait-il, que le peuple connaisse enfin ses droits, qu'il soit éclairé, qu'il soit libre, que sais-je? Henriette, en quatre mots, avec son simple bon sens, lui prouvait qu'il avait tort de parler ainsi, tournait ses théories en ridicule et lui fermait la bouche. D'abord il faisait semblant d'en rire, puis il cessa de venir à la maison et vint en cachette me trouver aux champs. Là, assis sur le bord d'une tranchée, il me débitait des nouvelles et m'instruisait à sa manière, j'étais assez sot pour l'écouter: le temps se perlait et le travail n'avancait pas. Je le croyais de bonne foi et plus instruit que moi, il n'était que bavard et dissimulé; souvent il avait l'air de se rendre à mes objections, ce n'était qu'un jeu pour piquer ma vanité; le lendemain il revenait à la charge et prenait sa revanche. Il me versait le poison goutte à goutte. J'étais rempli d'amour-propre, c'est par là qu'il m'attaqua. — Malheureusement je ne fus pas sa seule victime, et il n'était pas le seul non plus qui exploitât la crédulité des habitants de la campagne. Ces missionnaires de mauvaises doctrines répandirent une foule de petits livres soi-disant historiques et littéraires, et qui n'étaient que mensonges et irrégieux. Leur meilleur moyen d'éclairer le peuple c'était de le corrompre, de le rendre incrédule. Quand il n'a plus la foi, l'homme est perdu; ce n'est plus qu'un arbre sans racine, qui de loin paraît

fort, mais que le moindre vent couche sur la terre. Les élections approchaient; chaque candidat, Dieu sait s'il y en a en temps de république, pour obtenir le droit de dépenser en bons diners à Paris, 25 fr. par jour amassés centime par centime à la sueur du front du laboureur, faisait les plus belles promesses: chacun serait riche et n'aurait pour cela qu'à se croiser les bras. On saurait sans apprendre, on serait homme d'Etat sans savoir ce que c'est que l'Etat, et bien d'autres belles choses qui n'avaient d'autre défaut que celui d'être des absurdités. Plusieurs mois se passèrent ainsi. Quoique au dehors je fusse toujours le même, j'avais cependant déjà fait bien des progrès dans le mal. Je commençais à croire que les prêtres trompent le peuple, que la religion est bonne pour les femmes; j'allais encore le dimanche à la messe, mais je n'y priais plus; le travail était sans charme, pour moi, et je commençais à me trouver bien au-dessus de ma position par mon intelligence. — C'est un devoir pour tous les Français de voter dis-je un soir à Henriette; dans trois jours j'irai au chef-lieu de canton. Tu as raison, me dit-elle, il faut que les bons s'unissent contre les méchants, peut-être ferais-tu bien de consulter notre curé pour savoir lequel de ces messieurs est le plus digne. — J'ai mon opinion et je ne suis pas le domestique du curé pour voter d'après ses ordres. — Aussi ne t'ai-je pas dit de lui demander ses ordres, mais ses conseils. — Je, me soucie des uns, comme des autres, les curés ont déjà assez d'influence sur le peuple sans qu'on leur donne encore sa conduite politique à régler. Elle ne répondit pas, servit le souper et ne mangea rien. Moi, j'affectai d'être plus gai que de coutume, j'avais fait acte d'homme libre; dans le fonds je sentais qu'elle avait raison, et je me couchai de bonne heure pour éviter toute conversation. Comme presque tous les votants, je ne connaissais les candidats que de nom. Antoine, qui feignait de croire que j'avais de la préférence pour le plus mauvais, m'en loua beaucoup, et je n'osai pas lui dire que mon intention était de voter pour les modérés. Le jour du vote, je m'éveillai de grand matin; j'avais eu la précaution d'écrire mon bulletin la veille et de le mettre dans la poche de mon gilet.

(A continuer.)

Agents de la "Gazette des Campagnes."

- Révd. M. J. Harper, St. Grégoire.
 Révd. M. A. Ladière, St. Fabien.
 Révd. M. Ls. G. Langlais, Procureur au Collège de Joliette.
 M. F. X. Leclerc, S. D., Terrebonne.
 Achille Bertrand, écrivain, Isle-Verte.
 George Blais, écrivain, St. Pierre, Rivière du Sud.
 Louis Blais, écrivain, avocat, St. Thomas.
 Jules Casgrain, écrivain, N. P., l'Islet.
 Basile Charlebois, Pointe-aux-Anglais, St. Hermas.
 Ls. Cas. Desrochers, écrivain, J. P., Ste. Croix.
 M. Stanislas Dionne, St. Denis (en bas).
 Docteur Duchesnay, Ste. Scholastique (Montréal).
 Le Docteur A. A. Duhamel, Maskinongé.
 Frs. Gauvreau, écrivain, St. Hermas.
 F. X. Gingras, écrivain, marchand, St. Casimir.
 Etienne Grondin, écrivain, arpenteur, Rimouski.
 Edmond LaRue, écrivain, Notaire, St. Antoine de Tilly.
 Le Docteur Philippe Lassisserey, St. Stanislas de Batiscau.
 Le Notaire Lemaire, St. Benoit (Montréal).
 M. Edmond Lévêque, marchand, St. Alexandre, (Kamouraska).
 Chs. Ludesay, écrivain, N. P., Kamouraska.
 M. Basile Marquis, Ste Famille, Isle d'Orléans.
 Noël Nadeau, écrivain, Cap St. Ignace.
 Thomas P. Pelletier, écrivain, Trois-Pistoles.
 Marcel Poirier, écrivain, N. P., L'Assomption.
 Gonzague Vincent, M. P., St. Ambroise de la Joigne Lorette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.